

L'EXPLOITATION DU NOM PROPRE À TITRE DE PROCÉDÉ POÉTIQUE

PAR J. MAROUZEAU

Membre de l'Institut de France

Le nom propre peut être considéré à certaines égards comme en marge de la langue; il est si peu constitutif d'un idiome donné qu'il ne comporte pas de traduction, et se laisse transposer tel quel; il est comme une étiquette immuable attachée aux personnes ou aux lieux. En ce sens il peut paraître étranger à toute considération stylistique. Or, tout au contraire, il est traité dans toutes les langues littéraires comme un élément éminent d'expressivité. Plus en latin peut-être que nulle part ailleurs, à cause d'une prédisposition que je me suis efforcé de définir dans un ouvrage antérieur: *Quelques aspects de la formation du latin littéraire* (Paris, Klincksieck, 1949) en observant que la mentalité latine est essentiellement orientée vers l'expression du particulier et du concret. Or, le nom propre est par définition chargé de réalité, puisqu'il n'a pour fonction que d'exprimer le réel individualisé. A ce titre il est spécialement exploité par les poètes latins, pour qui il a valeur de personnification et d'illustration.

Je laisserai de côté ici ce qui concerne l'aspect phonique du nom propre, qui est pourtant de grande conséquence et constitue une des explications de la faveur qu'on lui accorde: on sait, par exemple, comment Cicéron exprime son admiration (*Orator*, 163) pour tel vers qu'il dit "splendidissimis nominibus illustratus":

Qua Pontus Helles supera Tmolum ac Tauricos,

comment Virgile remplit à plaisir ses vers de noms aux belles consonances helléniques (*Georg.* III, 550 et IV, 336) :

Phillyrides Chiron Amythaoniusque Melampus.
Drymoque Xanthoque Ligeaque Phyllodoceque.

Je ne considérerai ici que la recherche du nom propre en raison de son pouvoir évocateur et de sa vertu concrète.

La seule vue rapide d'un texte poétique quelconque est déjà révélatrice. Ouvrant Horace au hasard, je tombe sur l'Ode II, 6, qui fait défiler, en deux douzaines de vers très courts : Gadès, le Cantabre, les Syrtes, les Maures, Tibur, le Galèse, Argos, la Laconie, Phalanthus, l'Hy-mette, le Vénafre, Aulon, le Falerne, Les Parques, Jupiter, Bacchus. La consultation d'un "Index nominum" n'est pas moins éloquente : celui d'Horace ne nous donne guère moins de trois mille références à des noms propres, celui de Virgile davantage encore.

L'observation est aisée à poursuivre dans n'importe quel texte de vers, et le décompte comparatif selon les auteurs, les genres, les oeuvres et les époques ne serait certes pas dépourvu d'intérêt.

Le prétexte à faire intervenir un nom propre est souvent futile ; il est parfois nul, sinon même à contre-sens. Le poète ne se croit pas obligé de se mettre à la place de celui qui le lira ; les noms propres qu'il se complait à multiplier peuvent être rares ou inconnus, en tout cas étrangers aux préoccupations de ses lecteurs ; ainsi quand Virgile, décrivant un orage (*Georg.* I, 332), montre la foudre qui frappe l'Athos (en Macédoine), le Rhodope (en Thrace) ou les monts Acrocérauniens (en Epire). Il suffit que le nom propre ait une valeur évocatrice et, pour ainsi dire, un visage.

Mais une autre valeur éminente du nom propre, c'est de pouvoir servir de symbole, en fournissant des personifications, donc des substituts de noms communs. A

ce type bien connu appartient l'emploi qui est fait couramment des noms de divinités: Mars pour la guerre, Vénus ou Cupidon pour l'amour, Bacchus et Liber pour le vin, Vulcain pour le feu, Cérès pour le pain... Même emploi de noms d'humains éminents: Homère symbolisant la poésie, Crésus la richesse. Les lieux eux-mêmes et les régions naturelles sont affectés d'une sorte d'éponymie: la montagne est symbolisée par le Caucase, le désert par la Libye, la mer par l'Adriatique, ou l'Égée, ou le Pont, le plus souvent sans nécessité particulière, et pour le seul plaisir de localiser une évocation. Même les éléments de la nature prennent figure: la douceur du printemps, c'est Favonius, la chaleur de l'été, Canis; le vent aveugle et invisible, c'est Zéphyr ou Borée, Auster ou Notus, Aquilon ou Caurus...

Il est une manière plus détournée de recourir au nom propre, qui consiste à qualifier un être ou un objet par son appartenance géographique.

Le procédé peut avoir sa nécessité, et dans ce cas être dépourvu de valeur expressive: un auteur qui, comme Virgile dans les *Géorgiques*, traite de la culture, est amené à définir des espèces: le boeuf du Clitumne, le cheval d'Épire, l'olive de Sicyone, la vigne Thasienne ou Maréotide (*Georg.* II, 91). Nous sommes ici hors de l'expressivité. Mais le procédé peut consister aussi dans le choix d'une épithète d'excellence, indiquant l'origine ou l'habitat les mieux qualifiés. C'est ainsi que le marbre est dit de Paros, le miel de l'Hymette, la pourpre de Tyr, l'encens d'Arabie, l'ivoire de l'Inde, les lévriers de Sparte et les coursiers d'Épidaure.

Enfin, le plus souvent, l'appropriation est, comme on l'a vu plus haut pour le substantif, sans justification particulière; l'énoncé de tel nom suggère automatiquement une épithète géographique: le lion sera de Libye et le tigre d'Hyrkanie, le lainage de Milet, le fer des Chalybes, le thym de l'Hybla, les chèvres du Lycée, pour le simple plaisir de jouer au nom propre. Peu importe même qu'ici,

comme plus haut, l'évocation soit à contre-sens: parmi les fléaux des campagnes (latines!) Virgile range les grues du Strymon (*Georg.* I, 520); parmi les signes de mauvais temps (qui doivent évidemment intéresser des lecteurs d'Italie) figure l'agitation des "oiseaux Asiens du Caystre" (I, 383); le nomade Lybien a sous sa tente africaine (III, 345) un carquois de Crète et un chien d'Amyclée... Encore une fois, goût de l'imagé, du concret, et, comme il s'agit de géographie, sorte d'invitation poétique au voyage. Est-ce s'abuser que de voir dans cette élaboration d'un procédé poétique un effet de la tendance particularisante et de la propension au concret qui me paraît caractériser la mentalité latine?